

Patrick Chamoiseau

Le conteur, la nuit
et le panier



Dans la nuit, l'ordre
mis en place par le
maître s'estompe.

Seuil

LE CONTEUR, LA NUIT
ET LE PANIER

PATRICK CHAMOISEAU

LE CONTEUR,
LA NUIT
ET LE PANIER

ÉDITIONS DU SEUIL

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-141771-5

© ÉDITIONS DU SEUIL, AVRIL 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*Déchaînez la main !
Envoyez à la promenade !*

Paroles de commandement pour quadrille

La question est : *est-ce que le monde est dans
la langue ?*

Édouard Glissant

Aucun artiste n'est sorti des ateliers de Léonard
de Vinci.

Emmanuel Kant

Apprenez donc que c'est par le cœur que je
respire.

Frankétienne

Seul le désastre tient à distance la maîtrise.

Maurice Blanchot

Sommaire

I. L'ÉNIGME D'UNE LA-RONDE

Dégager une la-ronde, 17
Circonfession esthétique, 21

II. L'ÉNIGME DU CONTEUR

Salutations aux anges, 33
Les langues armées, 34
Les petits-lots-ficelés, 37
Une sentimenthèque, 40
La puissante et la muette, 45
L'oraliture, 48
L'obligation et la malédiction, 51
L'admiration, l'imitation, l'imprégnation, 53
La métamorphose, 58

III. L'ÉNIGME DE LA NUIT

Calamités et catastrophe, 73
La catastrophe, 85
La catastrophe existentielle, 87
Le conteur face à la catastrophe existentielle, 94
L'esthétique du conteur, 96
Du sorcier au conteur, 103
Quart-de-mot sur l'esprit du poème, 106

Quatre-clés (mais à oublier)
sur l'Écrire en « état poétique », 107
L'état poétique du conteur, 112
La mise au jour des forces, 122
Moment-catastrophe et instant-crédation, 123
L'organisme narratif inconnu, 128
La voix-pas-claire, 132
La puissance de la nuit, 135
Esthétique, 141

IV. L'ÉNIGME DU PANIER

L'écriture sans catastrophe, 149
La catastrophe esthétique de Césaire, 160
La transmutation de la cale, 162
Du « trou noir » à la « verrition », 167
La danse fondatrice, 172
Le surgissement déterminant, 174
Le feu de l'expérience, 175
La force qui nous sort de nous-même, 178
Le courage de la catastrophe, 179
Courage et inconscience, 180
La possibilité du langage, 183
L'improvisation, 186
Les deux « forces » génésiques de Césaire, 189
La transmutation du mot, 192
Cicatrices, 194
La catastrophe esthétique de Glissant, 195
Du trou noir au poécept du Gouffre, 197

Le poécept de digenèse, 202
D'étranges monuments, 207
L'explosion des poécepts, 211
Le langage de *Malemort*, 219
Sur la littérature-monde, 226
Éloge de l'Impensable, 229
La malédiction, 247

QUELQUES EXEMPLES
DE MA SENTIMENTHÈQUE, 255

I. L'ÉNIGME D'UNE LA-RONDE

*On demande la ritournelle tout de suite
En arrivant moulinez pour les dames
Joignez les mains !*

Paroles de commandement pour quadrille

DÉGAGER UNE LA-RONDE – L'écrivain est un artiste qui chemine de manière individuelle, très singulière, vers cette énigme indépassable qu'est la littérature. Son œuvre est donc un cheminement vers la compréhension de l'art qui est le sien. Parsemé des expériences de ses contemporains, de ceux qui l'ont précédé, de ceux dont il invoque le surgissement, ce cheminement demeure par essence dépourvu de chemin.

Comme tout artiste, l'écrivain s'invente une *voie* qui n'aboutit jamais, une *voix* qui cherche toujours son chant.

C'est ainsi qu'il demeure désirant.

Aujourd'hui, le plus haut objet du cheminement des œuvres de l'Art, et donc de la littérature, n'est autre que le monde lui-même. Pas celui de la mondialisation

économique, mais de cette dimension bien plus humaine, très chaotique, très incertaine, surtout imprévisible, surgie du fait relationnel grandiose qui s'est ouvert entre les peuples, les cultures, les civilisations et les individus éjectés des vieilles emprises communautaires. Cette part humaine inattendue de la mondialisation, c'est la *Mondialité*. Leur ensemble indémêlable dans le biotope planétaire forme ce que Glissant a crié : le *Tout-monde*.

Dès lors, l'écrivain chemine non plus dans le seul tissu de son pays natal, le seul atelier de sa langue d'origine, mais bien dans cet inextricable. L'horizon de son cheminement est toujours de comprendre ce qu'est la littérature, mais il mène son expérience singulière, solitaire et solidaire, surtout irremplaçable, sur la grand-scène d'une entité dynamique : *mondialisation, mondialité, biosphère planétaire – Tout-monde*.

Cette façon de voir ouvre de nombreuses lignes de fuite.

La littérature n'habite plus des langues, ni d'ailleurs des « styles », elle n'est ni dans la défense ni dans l'illustration d'un idiome national, *elle habite des langages*. Tout écrivain se construit seul, dans une densité qui est celle de la totalité socio-éco-biophysique du

I. L'ÉNIGME D'UNE LA-RONDE

monde ; il décide de son *Lieu* sur cette planète, et ce *Lieu* est inconnu des habitudes que nous avons du Territoire, de la Patrie ou de la Nation ; il construit son langage dans l'argile des langues qui entrent dans sa vie, portées par les hasards d'une émulsion de toutes les langues du monde ; pour moi, les langues offertes par le hasard furent le créole et le français, les deux s'articulant dans le désir-imaginant des expressions possibles. Le langage problématise les langues et leurs appartenances, il ouvre infiniment, à commencer par l'idée de littérature elle-même.

Dans l'effervescence relationnelle des langues, les vieilles partitions de l'oral et de l'écrit, du poème formel, du récit, du roman, de la nouvelle, du chant, du théâtre, de l'essai... s'estompent au profit d'événements langagiers, véritables *organismes narratifs* qui tentent, sinon de raconter, mais de « saisir » des *configurations de forces* : des « états-du-monde¹ » reliés à des « situations existentielles ».

Écrire, comme le propose Glissant, *c'est dire le monde*.

1. Le Tout-monde est un ensemble d'« états » inextricables, sortes d'instantanés dans ses situations évolutives : état-global, état-local, état-capitalisme, état-écologique, état-culturel, état-individuation, état-urbain, état-numérique, etc. Toute existence est écartelée, formée ou déformée par les forces en œuvre dans ces « états » qui n'arrêtent jamais de chercher entre eux des équilibres.

Avant même de le dire, c'est déjà l'éprouver. C'est trembler sans pièce crainte en face de l'indicible d'une totalité planétaire en train de s'accomplir ; c'est traverser l'ordinaire de nos réalités pour s'émouvoir de l'ouvert non déterministe du réel. L'Écrire (bien loin du seul « écrire », de la simple écriture) suppose une vie qui s'efforce au-dessus du simple plan du vivre ; qui déploie dans l'offrande des instants l'ébullition des perceptions. C'est la mise en œuvre d'une esthétique créative, donc une éthique, qui aide à mieux se vivre en « devenir » (ainsi que le dirait Deleuze¹) dans les devenirs de notre monde et dans ceux de la planète où nous avons surgi.

Pour considérer cette poétique (que j'habite, qui m'habite, qui circule un peu dans ce que j'écris), le mieux est d'ouvrir une *la-ronde* (en créole : *an lawond*), comme dans la tradition des veillées antillaises. L'ancienne la-ronde était constituée d'une assemblée autour d'un bougre qui allait exprimer un souffle d'existence : danser ou donner-de-la-voix. Dans une la-ronde, on se

1. Cette notion est infiniment complexe chez Deleuze et Guattari. Disons que, dans mon usage, c'est l'instance par laquelle toute vie, toute expérience, toute création, tout « état-du-monde », toute situation accède à « autre chose » que la situation de départ. Cette évolution est d'autant plus puissante qu'elle permet d'accéder, en étendue et en profondeur, à une expérience différente de celles qui étaient données par la situation de départ, ou de celles qui se voyaient autorisées par les forces dominantes initiales.

I. L'ÉNIGME D'UNE LA-RONDE

confrontait souvent à quelqu'un d'autre, mais – comme chaque fois que l'on exerce une pleine sincérité – l'adversaire déterminant restait surtout soi-même.

Une la-ronde était un espace de création.

Il était régenté par des musiciens : maîtres du tambour, les *tanbouyé* ; et servants des baguettes du rythme, les *ti-bwatè*. On ne saurait trouver meilleur endroit au monde pour partager ce que l'on porte en soi, alors...

... envoyez les tibwa

Donnez les tanbouyé

Croisez-moi les huit

Décroisez-moi les huit

Pantalon ! quatre premiers, en avant

La ritournelle tout de suite

Saluez les dames et envoyez pour la promenade

Allez !...

CIRCONFESSON ESTHÉTIQUE – Comment nommer cette *la-ronde* que je commande pour vous ? J'aimerais reprendre une invention lexicale de Jacques Derrida : *circonfession*. C'est un quatre-clés sonore qui ouvre d'un coup deux lignes de fuite : *circoncision* et *confession*. La « circoncision » le préoccupait comme un sujet de réflexion intime qu'il lui fallait travailler ; la « confession » s'imposait à lui dans un projet de

biographie auquel il ne pouvait se dérober, et qui exigeait de sa pudeur un abandon à certaines confidences. Il résolut d'appeler une partie de l'ouvrage en question : « Circonfession ».

Cette la-ronde ouverte ici, que j'imagine couronnée de flambeaux, animée de tambours, dansante ainsi que le veut le quadrille, est pour moi l'espace de transmission non d'une ordonnance ou d'une vérité, mais d'une *expérience encore en train d'aller*, l'onde questionnante d'une pratique d'écriture. Nous ne sommes ni dans l'exposition d'une certitude quant à la littérature ni dans un atelier de recettes narratives, nous sommes dans l'instance d'une *circonfession esthétique*.

Une écriture créative, une écriture gardée vivante, suppose un *état poétique* et un *esprit de création* mis en œuvre dans une langue (ou dans une configuration particulière de langues). Mais cette démarche, même scrutée de très près, ne révèle rien, et ne peut rien révéler, de cet instant particulier où la création se produit dans la langue.

L'instant-création est un mystère impraticable.

Tomber en état d'écriture est une fréquentation de ce mystère.

On peut confier un peu de l'expérience qu'on en a, mais on ne saurait accéder à l'instant-création lui-même. On

I. L'ÉNIGME D'UNE LA-RONDE

ne peut que le contourner, et le recontourner, je veux dire : *l'envelopper*.

J'avais pensé à « confidence », mais le terme n'était pas juste.

« Confession » est bien le mot approprié.

La confidence est sous le contrôle du bon vouloir : on laisse filtrer quelques données d'un intime plus vaste que l'on conserve pour l'essentiel hors d'atteinte. La confidence ne viole jamais vraiment l'intime, elle salue la pudeur et ne désarme pas les élégances de la réserve. Sa seule puissance est de sincérité.

La confession, elle, concerne la totalité d'une expérience : elle vous incline sous une autorité presque immanente ; elle reconnaît un ordre intérieur sous l'injonction duquel on se voit théoriquement forcé de tout dévoiler ; elle dresse l'inventaire d'une part de soi-même jusqu'alors mise hors d'atteinte de la conscience de soi, elle vide, elle nettoie, elle rétablit une transparence, aspire aux légèretés qu'offre non pas le soulagement qu'exigerait une faute originelle mais le *plaisir d'un partage généreux*.

Milan Kundera a bien utilisé le terme « confession » pour caractériser le projet de son ouvrage, *L'Art du roman*. Il indiquait ainsi n'avoir pas l'ambition de

faire « science », de donner des leçons : *en la matière de l'Art nulle leçon n'est possible !* Seule peut essayer de se transmettre la nébuleuse d'une expérience. C'est le propre des œuvres de l'Art (tout comme celui des mythes, des légendes, des sagas ou des contes...) que de *réaliser* sans concepts, de voir sans pupilles, d'explorer en mobilisation mentale au-delà du pensable, dans un élan qui se hasarde tout contre un impensable. Dès lors, cet élan ne saurait attester que d'un sillage, celui d'une énergie, et que d'une onde de choc, celle d'un événement.

La confession se fait « circonfession » quand elle échappe à l'injonction ou à la faute, et à l'absurdité d'une Vérité. Elle rejoint ainsi les empathies de la confiance. Elle explore les singularités d'une esthétique avec cette distance (ce rire ou ce sourire) qui veille à ne pas précipiter dans une illusoire transparence l'irréductible mystère de l'« instant-crétation ».

La circonfession est une la-ronde légère, errante, elle tourne autour de l'expérience ; elle détache de l'expérience un contournement qui porte signifiante sans imposer du « sens », qui dévoile sans occulter le rayonnement obscurci du mystère ; elle initie dans un cercle qu'elle creuse autour d'un cœur resté intact – un cœur qu'elle détache et qu'elle ouvre comme un trou

I. L'ÉNIGME D'UNE LA-RONDE

noir crépusculaire au bord duquel s'achèvent toutes les possibilités de « connaître ».

L'initiation est une connaissance (ou une « in-connaissance », laquelle n'est pas « mé-connaissance ») qui imprègne une existence de l'insondable d'un mystère, voire d'un impensable. La circonfession est de cet ordre. Elle incise tout à la fois la chair et l'esprit d'une circulation de confessions-confidences autour d'une esthétique dont l'ultime clé est hors d'atteinte.

Dans cette circonfession, mon esthétique est éclairée par endroits, tel un échafaudage exposé à la lumière tremblotante d'un flambeau, lequel ne sert qu'à susciter des accidents, des irruptions, autant d'imprévisibles où se voient désarmées les fixes conventions de la réalité. Elle désigne l'essentiel du processus de création comme une matière noire qui reste énigmatique. Elle indique pour ainsi dire une sorte de « porte » dont on devine qu'elle est ouverte mais qu'on ne saurait franchir. Elle montre quelques outils, quelques moyens connus, des passages devinés par lesquels quelquefois une création très singulière a cheminé, mais elle laisse intact son arcane profond.

Elle fait souffler qui dévoile mais qui ne révèle pas.

Elle rappelle qu'il n'y a pas de chemin.

Que l'artiste est le chemin.

Dans les veillées antillaises d'antan, quand il faut s'attrouper autour d'une parole ou d'un jeu de danseurs, l'assistance ouvre ce fameux cercle. Une *la-ronde*. Les tanbouyé et leurs accompagnateurs s'installent au milieu de ce cercle formé par l'assistance. Parmi les tanbouyé (et ceux qui tiennent la rythmique vertébrale des tibwa), il y a le *marqueur*, papa soliste, officiant impérial.

Attention, papillon...

Un tanbouyé ordinaire joue de son tambour.

Un papa-marqueur chevauche son tambour mais ne joue pas !

Il ne joue rien et ne joue avec rien !

Il tient le monde.

Il déclenche des foudres improvisées. Sur la base polyrythmique qui l'accompagne, il installe des clartés d'horizon et des blocs ténébreux. Il incline l'assemblée sous son ordre, mais il domine et soutient tout à la fois celui qui entre dans une *la-ronde* pour entreprendre de s'exprimer par le corps ou par la voix.

Entrer dans une *la-ronde*, c'est comme poser le pied dans un sanctuaire.

Derrière chaque règle, il n'y a que des règles.

Celui qui entre doit opérer une montée au tambour du soliste-marqueur pour lui présenter un respect et tenter d'en amadouer les forces. Dans l'espace d'une

I. L'ÉNIGME D'UNE LA-RONDE

la-ronde, le marqueur accuse la convergence des forces ambiantes, comme le font les trous noirs du cosmos. Il gronde la clameur des dieux perdus de l'Afrique, il concentre les mystères de la nuit, il s'ouvre sur un lot d'impossibles (exaltants, terrifiants) qui depuis des millénaires n'ont pas passé la main.

Celui qui entre pour danser arpente les limites du cercle créé par l'assemblée. Il y revient souvent, comme pour bien l'élargir, éviter qu'il ne se referme sur lui, conforter un espace. Sa marche devient une danse ; quand il commence à danser, plus rien ne peut fermer le cercle : la danse remplit tout. Celui qui entre pour parler fait de même ; il se déplace, mais d'un pas inconnu sur cette terre : il ne danse pas, il ne marche pas, il ne chemine nulle part. Il fait tout ce que l'on peut faire avec des jambes pour bien agencer une parole dans l'espace, et par là même habiter tout l'espace. *Parler, c'est habiter brusquement tout.* Si celui qui parle est un maître-de-la-Parole, on le sait tout-là-même : le cercle tombe pétrifié dans un silence de roche.

Le tambour, faut le savoir aussi, demeure le cœur redoutable des *la-ronde* : il vous prend tout, vous donne tout dans le même temps. Le bougre qui danse ou qui baille de la voix, utilise l'énergie du cercle nourri par le tambour pour essayer d'en faire la source d'un jaillissement dont il ne peut décider par avance. Il s'en

Frères migrants
Seuil, 2017
et « Points », n° P4809

J'ai toujours aimé la nuit
Sonatine, 2017
et « Points », n° P4888

Contes des sages créoles
Seuil, 2018